

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 32 (1995)
Heft: 1236

Rubrik: Cinéma

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'avenir est rouge

REPÈRES

Voir dans *Le Monde* du 2 juin 1995 l'article d'Alain Finkielkraut, «L'imposture Kusturica», et la réponse du cinéaste, «Mon imposture», dans l'édition du 26 octobre 1995, ainsi que les articles qui lui sont consacrés dans les pages culturelles du même numéro.

(1c) La guerre, où se tient-elle? Dedans et dessous. L'intérieur de chaque cœur n'est qu'explosions et salves; sous terre, le feu bourronne continuellement. Or Emir Kusturica, cinéaste sarajévien, a choisi de filmer les flammes en face, de montrer l'ardeur qui couve en sous-sol et les ravages en surface, puis l'embrasement général. De raconter l'homme, joyeusement absorbé par la guerre, qui se détourne du fils auquel il n'a rien appris, et comment le fils livré à lui-même se noie. Comment l'homme obscurci, errant, allume incendie sur incendie et comment, son avenir disparu, son passé brûlé, il laisse se consumer ce qu'il aime. Comment la faille s'est creusée, comment un morceau de terre s'est détaché du monde et, tandis que les gens, inconscients, étaient à la noce, comment un pays, la Yougoslavie, s'en est allée.

Un abîme sans fond

Underground déroule sur un demi-siècle, de l'invasion allemande à la guerre en Bosnie, les vicissitudes de Blacky et Marko, noceurs et paillards, qui simultanément nourrissent amitié et rivalité extrêmes, font preuve d'héroïsme et de gangstérisme, se conduisent en traîtres et résistants. Ils se disputent une vedette de théâtre; de toutes façons, elle est à vendre et se ralliera au plus puissant, Marko, devenu poète officiel, dignitaire du régime communiste qui, par le mensonge – en d'autres mots, par la mise en scène – tiendra Blacky en son pouvoir, enfoui en sous-sol. Vingt ans passent. L'un remonte à la surface, l'autre descend aux enfers; ils finissent par se partager la même besogne de mort: Marko trafique des armes, Blacky répand le feu et le sang. Au nom de quoi? Au nom du pays, est-il répondu sobrement. Et lorsque l'innocent en vient à tuer son propre frère, l'abîme de la barbarie se trouve creusé définitivement; il est sans fond.

Le relief de l'actualité

Compte-rendu du brasier balkanique recouvert mais jamais éteint durant les années titistes? Oui, mais le film d'Emir Kusturica répond à une ambition plus immense encore, proprement insupportable: ni raconter, ni expliquer, ni dénoncer mais imposer l'histoire. Celle dont on se détourne de toutes ses forces, celle sur laquelle on ferme des yeux habitués à convertir en anodin l'insoutenable. Et voici que de simples extraits d'actualités télévisées, mis en perspective, prennent un relief terrible. Des images que le monde entier a vues et continue de revoir, les funérailles de Tito hier comme celles de Ytzhak Rabin aujourd'hui. Un train traverse

la Yougoslavie, il transporte la dépouille mortelle de ville en ville: Belgrade, Zagreb... Les dignitaires figés devant le cercueil, les figures invariables de notre sanglante actualité – Hafez El Assad, le roi de Jordanie, Margareth Thatcher, Helmuth Kohl, Yasser Arafat – et un peuple qui, croyant verser des larmes sur son passé, pleure son avenir. Tous réunis dans le même rituel, les responsables et leurs complices, les victimes de demain.

A côté du torrent des discours acharnés à traduire l'intraduisible, à réduire l'irréductible, à côté des tentatives partisans de mesurer le carnage et d'en redistribuer les fautes, voici un artiste occupé à son travail: désigner l'inextricable sans vouloir le dénouer à toute force; souligner la complexité des êtres, ambivalents, multiples, capables de tous les retournements. Un artiste qui souffle puissamment sur cette matière brûlante, le malheur de tous, jusqu'à la faire rougeoier et que sa morsure, enfin, nous atteigne tous.

Volonté de destruction

Ayant pris le risque de laisser monter la lave du volcan, Emir Kusturica, qui ne se réclame d'aucun clan, affronte la volonté de destruction qu'une telle œuvre ne peut manquer de susciter. Primé à Cannes, honoré à Belgrade mais honni, semble-t-il, dans sa propre ville, il fait l'objet, par pages du *Monde* interposées, d'une virulente querelle. Accusé d'imposture, de bellicisme et de propagande serbe par Alain Finkielkraut, suivi avec délices par une certaine intelligentsia française. Au parti pris d'éclairer d'une lumière trop vive, répond, de manière prévisible, l'impossibilité et le refus de voir. C'est ainsi que la guerre continue.

La drôle de paix aujourd'hui signée entre Croates, Serbes et Bosniaques ne signifie pas autre chose: dans la complicité générale, les monstres, ni jugés, ni condamnés, rentrent provisoirement sous terre. Immanquablement, ils en ressortiront. N'était-ce pas ce que, d'avance, il fallait démontrer? n

En bref

C'est la faute aux élues si le PDC lucernois a subi une défaite électorale (DP 1232). Lors du déballage post-électoral, un «syndic» a critiqué le fait que les deux conseillères nationales du PDC ont voté au moins le 50% des propositions socialistes. Judith Stamm a alors prouvé qu'elles avaient presque toujours voté avec le PDC. Traditionnalistes du PDC et de l'UDC même combat!